

NOTES CRITIQUES SUR COLUMELLE,  
*RES RUSTICA*

PIERRE-PAUL CORSETTI

COMME LES CONTRIBUTIONS PRÉCÉDENTES de R. Pomoell,<sup>1</sup> W. Richter,<sup>2</sup> E. Wistrand,<sup>3</sup> W. D. Ashworth,<sup>4</sup> les notes qui suivent proposent quelques corrections au texte adopté par V. Lundström et ses continuateurs dans leur édition critique de Columelle<sup>5</sup>. Pour nos dépouillements du *Res rustica*, nous avons utilisé avec le plus grand profit l'index de G. G. Betts et W. D. Ashworth,<sup>6</sup> ouvrage appelé à rendre de précieux services aux futurs éditeurs de Columelle.

Rappelons, pour l'intelligence de la suite, que le *R.R.* nous a été transmis par deux manuscrits du IXe siècle, *S* et *A*, qui dérivent du même modèle,<sup>7</sup> ainsi que par un nombre assez élevé de *recentiores*,<sup>8</sup> remontant tous à un exemplaire du début du XVe siècle, aujourd'hui disparu, où le texte de *A* se trouvait contaminé avec une tradition indépendante de celle à laquelle appartiennent *S* et *A*.<sup>9</sup> En ce qui concerne la valeur du texte transmis, on s'accorde à reconnaître la supériorité de *S* sur *A*, dont le scribe était manifestement moins attentif et moins scrupuleux.<sup>10</sup> Quant aux leçons des *recentiores*, il est souvent difficile de décider si elles représentent le texte authentique de Columelle ou si elles constituent simplement des conjectures d'humaniste;<sup>11</sup> cette branche de la tradition est donc à utiliser avec prudence.

<sup>1</sup>R. Pomoell, *Filologiska anteckningar till Columella språk och stil* (Åbo 1946) 83–98.

<sup>2</sup>W. Richter, "Textkritische Bemerkungen zu Columella de re rust. VI," *WürzJbb* 4 (1949/1950) 71–80; "Studien zur Textgestaltung und Interpretation von Columella VI und VII," *Hermes* 80 (1952) 200–222.

<sup>3</sup>E. Wistrand, "Ad Columellae IX librum adnotationes," *Eranos* 54 (1956) 223–226.

<sup>4</sup>W. D. Ashworth, "Columella, *R.R.* vii.3.7 and 15," *CR* n.s. 9 (1959) 102–104; "Notes on Columella, *R.R.* VII 6,7–8 and 9," *Eranos* 64 (1966) 38–45; "Columella, *R.R.* 6,29,5," *Hermes* 95 (1967) 244–253; "Columella, *De re rustica* VII 3,26," *Antichthon* 1 (1967) 42–44.

<sup>5</sup>L. Iuni Moderati Columellae opera quae exstant, recc. V. Lundström, Å. Josephson, S. Hedberg (Uppsala 1897–1968). C'est à cette édition que nous emprunterons nos citations du *R.R.*

<sup>6</sup>G. G. Betts, W. D. Ashworth, *Index to the Uppsala edition of Columella* (Uppsala 1971), cité désormais Betts-Ashworth, *Index*.

<sup>7</sup>Å. Josephson, *Die Columella-Handschriften* (Uppsala 1955) 20–26 (cité désormais Josephson, *Handschriften*).

<sup>8</sup>A ce groupe de manuscrits on attribue, depuis J. Häussner, le sigle collectif *R*.

<sup>9</sup>Josephson, *Handschriften* 53–64.

<sup>10</sup>Josephson, *Handschriften* 26.

<sup>11</sup>Cf. Josephson, *Handschriften* 145–146; S. Hedberg, *Contamination and interpolation. A study of the 15th century Columella manuscripts* (Uppsala 1968) 146–148, 161–162 (cité désormais Hedberg, *Contamination*).

2,9,14 *Seritur [sc. hordeum] soluta siccaque terra et uel praeualida uel exili, quia constat arua segetibus eius marcescere; propter quod pinguissimo agro, cuius nimis uiribus noceri non possit, aut macro, cui nihil aliud, committitur.*

—  
marcescere *A<sup>2</sup>gp*: macescere *R plerie* manescere *S manascere A<sup>1</sup>*.

*Marcescere*, texte adopté par Lundström, est la leçon de deux *recc.* sans autorité particulière<sup>12</sup> et de *A<sup>2</sup>*, qu'on peut identifier dans le cas présent avec une main du XVe s.<sup>13</sup> Les anciens éditeurs imprimaient *macescere*, qui est le texte de la plupart des *recc.*<sup>14</sup> Peut-être Lundström a-t-il préféré *marcescere* pour des raisons paléographiques, *rc* en minuscule pouvant se lire *n* (cf. les leçons de *S* et de *A*). Toutefois, du point de vue du sens, *macescere* convient beaucoup mieux que *marcescere*. *Macer* est en effet d'un emploi usuel chez les *scriptores rei rusticae* pour désigner une terre pauvre, peu fertile.<sup>15</sup> En revanche *marcescere* n'est attesté nulle part à propos d'un sol stérile.<sup>16</sup> Selon toute probabilité, il faut donc écrire *macescere*, avec les *recc.*, ou encore *macrescere*,<sup>17</sup> si l'on suppose une mélecture *man* pour *macr* à un stade antérieur de la tradition.<sup>18</sup>

Toujours au sujet de *macesco/macresco*, on notera qu'à 6,3,1 Lundström a choisi d'écrire *maciescat* avec *S A* et une partie des *recc.* Malheureusement \**maciesco*, bien que théoriquement possible (cf. *glaciesco* à côté de *glacies*), ne figure pas dans le *T.L.L.*, même à titre de variante. Son existence est donc plus que douteuse.<sup>19</sup> Il vaut mieux lire *macescat* ou *macrescat*, donnés l'un et l'autre par quelques *recc.* Les éditeurs antérieurs à Lundström imprimaient *macrescat*, peut-être plus proche des données de la tradition manuscrite (*cr lu ci ?*). A 7,7,1 *S<sup>1</sup>* écrit de nouveau *maciescunt*, tandis que *S<sup>2</sup>*, *A* et la plupart des *recc.* ont *macescunt* (*marcescunt* dans les manuscrits de Pall. 14,33,1). Peu conséquent avec lui-même, Lundström a choisi cette fois *macescunt*. Il est possible que, comme dans beaucoup d'autres cas, *S<sup>1</sup>* ait reproduit son modèle avec plus d'exactitude que *A* (la correction de *S<sup>2</sup>* n'est peut-être qu'une conjecture). Par pru-

<sup>12</sup>Sur *c* et *p*, cf. Hedberg, *Contamination* 78–96, 114–121.

<sup>13</sup>Sur les mains qui ont corrigé *A*, cf. Josephson, *Handschriften* 19.

<sup>14</sup>C'est aussi la leçon retenue par H. B. Ash dans son édition du *Res rustica I–IV* parue dans la collection Loeb (Londres et Cambridge, Mass. 1941). Le fascicule de l'éd. Lundström contenant les livres I–II a été publié en 1917.

<sup>15</sup>*Macer* se trouve associé chez Col. non seulement à *ager*, comme ici, mais encore à *humus* (2,9,4), *locus* (2,9,5), *solum* (2,2,2), *terra* (2,9,5), etc.; cf. *T.L.L.* 8: 5,71 sqq. *Emaciari* est employé de la même façon en parlant du sol, cf. 2,10,1 (vignobles); 2,13,1 (champs). Pour *macies*, cf. *T.L.L.* 8: 19,22 sqq.

<sup>16</sup>Le *T.L.L.* 8: 375, 17 sq. mentionne uniquement le passage de Col. discuté ici. Le mot ne se rencontre pas ailleurs dans le *R.R.*

<sup>17</sup>Cf. 2,1,6, *sequitur ut destituta pristinis alimentis macrescat humus*.

<sup>18</sup>Cette mélecture a pu être favorisée par l'emploi du *a* ouvert dans l'exemplaire qui a servi à copier le modèle de *S A*.

<sup>19</sup>*Maciesco* n'est pas le seul *hapax* admis par Lundström dans son édition, cf. 6,7,3, *cepaticum* (!); 6,20, *subtruncior*; 6,37,6, *macilis* (?).

dence on s'en tiendra à *macescunt* (cf. 7,3,18; 9,1,7), mais il n'est pas exclu que Col. ait écrit en fait *macrescunt*.<sup>20</sup>

5,1,6 *Stadium deinde habet passus CXXV, id est pedes DCXXV, quae mensura octies efficit M passus; is ueniuunt quinque milia pedum.*

---

*is ueniuunt quinque milia pedum R: sunt campum SA.*

Comme les précédents éditeurs, Hedberg a adopté le texte des *recc.*, mais il est douteux que ce soit là le texte authentique. L'expression *is ueniuunt* est insolite: on attend *fint* ou *sunt*. F. Hultsch a montré il y a plus d'un siècle qu'il faut partir du texte de *S* (on ignorait alors l'existence de *A*) et lire *sunt ea m(ilia) p(edum) V.*<sup>21</sup>

5,6,37 *Sed ut densum arbustum commendabili fructu et decore est, sic, ubi uetustate rarescit, pariter et inutile et inuenustum est. Quod nefiat, diligentis patris familiae est primam quamque arborem senio defectam tollere et in eius locum nouellam restituere uitemque aut adiuncta uiuiradice frequentare aut, si sit facultas, quod est longe melius, ex proximo propagare.*

---

*uitemque aut adiuncta Hedberg: uitemque aut enectam S uitem quae at (aut A<sup>2</sup>) nec tam A uitem queat ut nec tam R.*

L'ensemble du passage nous semble correctement restitué par Hedberg, à un détail près.<sup>22</sup> Avant d'adopter la conjecture *aut adiuncta*, l'éditeur suédois avait songé à lire *aut senectam*,<sup>23</sup> mais il y a renoncé pour trois raisons: 1° l'adjectif *senectus* est rare et figure surtout dans des expressions comme *senecta aetas*; 2° les dictionnaires ne le signalent pas chez Col.; 3° de toute façon, on attendrait l'ordre des mots *uitemque senectam aut . . . frequentare . . . aut propagare*. Hedberg a eu tort, selon nous, de ne pas suivre sa première inspiration. En effet, vérification faite, l'adj. *senectus* est employé une fois dans le *R.R.*, et précisément à propos de la vigne. On lit à 4,24,5: *si uero trunci pars senecta solis adflatu peraruit . . . , dolabella conueniet expurgare quicquid emortuum est.*<sup>24</sup> Pour le sens, *senectam*, qui reprend *senio defectam*—on notera la *uariatio*, procédé cher à l'auteur<sup>25</sup>—est bien meilleur que *adiuncta*, tout à fait superflu. Du point de vue paléo-

<sup>20</sup>On pourrait songer aussi à expliquer *maciescat*, *maciescunt* par une contamination fautive de *macescere*, dont il n'y a pas d'autre exemple dans le *R.R.* que ceux que nous avons cités, et d'*emaciare*, attesté sept fois dans les livres qui précèdent le livre VI (2,10,1; 2,10,25; 2,13,1; 4,6,3; 4,24,12; 4,24,19; 4,33,3).

<sup>21</sup>F. Hultsch, *Metrologorum scriptorum reliquiae* 2 (Leipzig 1866) V.

<sup>22</sup>Cf. Hedberg, *Contamination* 165–166.

<sup>23</sup>Rendant compte dans *AntCl* 25 (1956) 192 de E. S. Forster-E. H. Heffner, *Lucius Junius Moderatus Columella, On agriculture and trees* 2–3 (Londres et Cambridge, Mass. 1954–1955), L. Hermann avait déjà proposé de lire *senectam*, mais en restant dans le cadre de la vulgate, laquelle s'écarte ici assez sensiblement des données de la tradition manuscrite. Hedberg ne semble pas avoir eu connaissance de cette conjecture.

<sup>24</sup>Les anciens éditeurs imprimaient à tort *secta* au lieu de *senecta*. Ash et Hedberg ont eu raison de suivre le texte de *SA*.

<sup>25</sup>Cf. G. Nyström, *Variatio sermonis hos Columella* (Göteborg 1926).

graphique, cette leçon est nettement plus proche du texte des manuscrits. Reste la dernière objection, concernant l'ordre des mots, effectivement insolite dans un texte comme celui-ci. Mais on peut supposer sans difficulté que, dans un ancêtre de nos manuscrits, *aut* (plutôt que *senectam*) a d'abord été omis par le copiste, puis rétabli ultérieurement, mais à une mauvaise place. Par conséquent nous proposons d'écrire *uitemque senec-tam aut uiu iradice* etc.

11,3,44 *Sulci autem inter se pedali mensura distantes fiunt non amplius dodrantalis altitudinis, in quam ita sphongiolae deprimuntur, ut facile superposita terra germinent.*

—  
sp(h)ongiol(a)e R, uett.: sphongie A // fongie S.

Col. vient de dire au § 43 que les jardiniers appellent les souches d'asperges *sphongeae* "éponges".<sup>26</sup> On ne voit pas pour quelle raison de sens ou de style il faudrait préférer ici la leçon des *recc.* à celle de *SA*.<sup>27</sup> En revanche *sphongiola* est parfaitement justifié au § 45, lorsque Col. recommande de ne pas tirer sur les jeunes souches, par crainte de les déraciner.<sup>28</sup> La leçon des *recc.* s'explique peut-être par un dédoublement du *de de deprimuntur*, puis par une correction du texte fautif d'après *sphongiola* qui suit. Quoi qu'il en soit, l'autorité de *SA* nous impose d'écrire *sp(h)ongiae*.

12,15,2 *In orcas bene picatas meridiano tempore calentem ficum condere et calcare diligenter oportebit, subiecto tamen arido faeniculo et iterum, repletis uasis, superposito. Quae uasa confestim operculare et oblinire conuenit et in horreum siccissimum reponi, quo melius ficus perennet.*

—  
oblinire R: oblini SA.

Il n'y a évidemment aucune raison de rejeter la leçon de *SA*, qui cadre parfaitement avec *reponi*. On corrigera plutôt *operculare* en *operculari*, la confusion de *e* et de *i*, qu'elle soit d'origine graphique ou phonétique, étant des plus banales.<sup>29</sup>

La répartition des formes de *lino* et de *linio* dans le *R.R.* appelle d'ailleurs quelques remarques. Comme on sait, *lino* est la forme ancienne, concurrencée par *linio* à partir du Ier siècle après J.-C.<sup>30</sup> Quand on examine

<sup>26</sup> *Ea [sc. asparagi semina] . . . fere post quadragensimum diem inter se implicantur et quasi unitatem faciunt; quas radiculas sic inligatas atque connexas holitores sphongeas appellant.*

<sup>27</sup> Il ne saurait être question ici de *uariatio*, puisque c'est la première fois que Col. emploie lui-même ce mot.

<sup>28</sup> *Primo deinde anno, cum ita consita sunt, asparagum, quem emiserunt, infringi oportet. Nam si ab imo uellere uolueris, uix adhuc ualidis teneris radiculis, tota sphongiola sequetur.*

<sup>29</sup> Cf. L. Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins* (Paris 1911) §§590–594, 1064.

<sup>30</sup> Cf. A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (Paris 1959<sup>4</sup>) s.v. 'lino.'

l'usage de Col., on observe que, là où il est possible de distinguer entre les deux thèmes, c'est la forme ancienne qui est la mieux attestée dans la tradition manuscrite.<sup>31</sup> Quelques exemples du thème *linī-* se rencontrent dans le livre VI, pour lequel nous pouvons comparer le texte de nos manuscrits avec la tradition indirecte, essentiellement représentée en l'occurrence par Palladius.<sup>32</sup> A 6,8,2 et 6,17,6, *S A*, ainsi que les *recc.*, ont *linire*, mais on lit *linere* dans les passages correspondants de Palladius (14,8,2; 14,18,8). De même, si à 6,30,3 la plupart des manuscrits de Col. portent *liniuntur*, en revanche *M* et *v*, les meilleurs manuscrits de Pall.,<sup>33</sup> écrivent à 14,22,3 *linuntur*.<sup>34</sup> Il y a donc de fortes chances pour que, dans ces trois cas, Col. ait employé lui aussi la forme *lino*.<sup>35</sup>

Pour les autres exemples du thème *linī-* (11,3,25; 12,25,5; 12,44,3; 12,46,5; 12,46,6), faute de disposer d'une tradition indirecte, les éditeurs ne peuvent que s'en tenir au texte des manuscrits. On remarquera pourtant que, mis à part *liniri* à 11,3,25,<sup>36</sup> il s'agit toujours de l'infinitif présent *linire*, où le second *i* a pu prendre la place, à basse époque, d'un *e* originel.<sup>37</sup> En outre, si Col. avait effectivement employé le thème *linī-*, comment expliquer qu'on ne lise jamais dans *S*, le plus fidèle de nos manuscrits, des formes comme *linias*, *inliniemus*, *circumlinienda*, au lieu de *linas* (6,17,4), *inlinemus* (9,14,14), *circumlinenda* (6,16,3), etc.?<sup>38</sup>

<sup>31</sup> Si l'on se fie au témoignage de *S*, sur 42 occurrences où le thème est reconnaissable, on recense 34 exemples de *lino* et ses composés contre 8 exemples de *linio* et ses composés.

<sup>32</sup> Le livre 14 de Palladius, identifié comme tel par J. Svennung, qui en a procuré l'éd. *princeps* (Göteborg 1926), est un plagiat littéral des chapitres du *R.R.* 6-7 consacrés à la médecine vétérinaire. Nous citerons ce texte d'après la nouvelle édition de Palladius due à R. H. Rodgers (Leipzig 1975).

<sup>33</sup> Sur les manuscrits du livre 14, cf. R. H. Rodgers, *An introduction to Palladius* (Londres 1975) 45-58.

<sup>34</sup> Pélagonius, autre excerpteur de Col., écrit de son côté (§30) *linentur*, que les éditeurs ont arbitrairement corrigé en *linantur* (Pélagonius a remplacé par des subjonctifs d'ordre les indicatifs du texte original). *Linentur* est en fait une forme de subj. prés. de *lino*, -nare, doublet tardif de *lino*, -nere; cf. J. Svennung, *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache* (Uppsala 1935) 468 n. 1; O. Skutsch, "Lexicalisches und kritisches zu lateinischen Medizinern," *ALMA* 11 (1936) 25-26.

<sup>35</sup> A 6,26,4 *A* et les *recc.* ont *linire*, adopté par tous les éditeurs, y compris Lundström. *S* semble avoir porté primitivement *lineire*; le second *i* a été ensuite gratté. La rature, très ancienne, remonte peut-être au scribe lui-même ou au réviseur. Le modèle avait probablement *linere*. En tout cas rien ne nous oblige à retenir le leçon de *AR*, cf. 4,24,6, *linere S: linire R lenire A; 7,13,1, linendae S: liniendae AR; 9,12,2, perlinat S: perlinit AR; 11,2,42, oblinere S A: oblinire R.*

<sup>36</sup> Il n'y a pas d'autre exemple de cette forme dans le *R.R.* En revanche on lit trois fois *oblini* (12,15,2; 12,23,2; 12,44,6).

<sup>37</sup> Cf. note 29.

<sup>38</sup> Au perfectum on ne trouve pas trace non plus dans le *R.R.* du thème *linī-*; en particulier le part. passé passif est toujours *litus*, cf. 6,12,4; 7,5,12, etc.

L'absence de telles formes ne saurait être fortuite: elle plaide contre l'authenticité de *liniuntur*, *liniri*, *linire*.<sup>39</sup>

En tout état de cause, il n'est pas nécessaire de restituer automatiquement le thème *linī-*, quand le texte de *SA* est altéré. Le cas se présente à 12,41, où ces deux manuscrits et un certain nombre de *recc.* ont *oblinare*, qui est sûrement fautif. Nous serions d'avis d'écrire *oblinere* avec *e*, plutôt que *oblinire*, leçon de quelques autres *recc.* adoptée par tous les éditeurs, Hedberg compris.<sup>40</sup>

12,30,2 *Si qua uina erunt duriora aut minus bona, quod agri uitio aut tempestate sit factum, sumito facem uini boni et panes facito et in sole arefacito et coquito in igne. Postea terito et pondo quadrantem amphoris singulis infriato et oblinito.*

— *infriato S<sup>2</sup> AR: infriato S<sup>1</sup>.*

Hedberg a préféré imprimer *infriato*, comme ses prédécesseurs, plutôt que *infriato*. Nous pensons qu'il a eu tort et qu'on doit lire *infriato*, comme le conjecturait déjà Ursinus.<sup>41</sup> Ce ne serait pas la seule fois où *S<sup>1</sup>* donne un texte supérieur à celui de *S<sup>2</sup>*.<sup>42</sup> La recette de Col. consiste en effet à broyer (*terito*) des pains de lie séchée et à en émietter (*infriato*) les fragments au-dessus du vin à corriger.<sup>43</sup> *Amphoris . . . infriato* “frottez-la contre les amphores” n'aurait guère de sens.<sup>44</sup>

Ce n'est pas le seul endroit du *R.R.* où *infrio* constitue la bonne leçon. Il ne peut guère y avoir de doute pour 8,5,22, *paulum triti salis uulneribus infriatur*. L'éd. *princeps* imprimait déjà *infriatur*, texte corroboré par *S*,

<sup>39</sup>Pour un avis opposé, cf. J. Svennung, “De Columella per Palladium emendato,” *Eranos* 26 (1928) 183. La tendance à remplacer les formes de *lino* par celles de *linio* n'est pas propre aux manuscrits de Col.; en ce qui concerne Palladius, cf. R. H. Rodgers, *An introduction to Palladius* (voir n. 33) 94, 105.

<sup>40</sup>Pour la même raison, il est arbitraire de classer sous l'adresse *delinio* la forme unique *delinitur* (9,3,3), comme l'ont fait Betts-Ashworth, *Index* 134.

<sup>41</sup>F. Ursinus, *Notae ad M. Catonem, M. Varronem, L. Columellam* (Rome 1587) 187.

<sup>42</sup>Sur les corrections de *S<sup>2</sup>*, cf. Josephson, *Handschriften* 35; Hedberg, *Contamination* 172–173. Voir aussi J. Svennung, art. cité (cf. note 39) 154 n. 2.

<sup>43</sup>La définition donnée par le *T.L.L.* 7/1: 1495,8 pour *infrio* (“aliquid fricando applicare”) ne permet pas de distinguer ce verbe de *infrico*, qui est expliqué de la même façon (cf. 7/1: 1491, 32). *Infrio* signifie proprement “pulvériser (une substance friable) au-dessus de qqch”, et par extension “saupoudrer.” Pour l'association *tero* (*contero*)/*infrio*, cf. Caton, *agr.* 95,2; Celse 4,7,5; Col. 8,5,22.

<sup>44</sup>Betts-Ashworth, *Index* 33, analysent *amphoris* comme un ablatif, ce qui laisse supposer qu'ils comprennent “frottez-la au-dessus des amphores.” Mais de tous les exemples cités par le *T.L.L.* il ressort que *infrico* signifie “frotter contre qqch” (le verbe se construit avec le *dativ*, cf. Pline 31,100, *gingiuarum tumori infricatus [sc. sal]*). En admettant que Col. ait voulu dire “frottez-la (!) au-dessus des amphores,” il est vraisemblable qu'il aurait écrit quelque chose comme *super amphoras* (cf. 12,8,2, *exiguum aridi thymi et cunelae aridae super lac destringito*), plutôt que *amphoris*, qui aurait prêté à équivoque.

qui a *infriantur*,<sup>45</sup> en revanche *A* écrit à tort *infricantur*, tandis que les *recc.* se partagent entre *infricantur* et *infricatur*. Le contexte impose également *infriata* à 7,5,12, *aeris rubigine infriata*. Cette leçon, adoptée elle aussi depuis l'éd. *princeps* et confirmée par Pall. 14,31,2,<sup>46</sup> vaut mieux que *infricata* de *S<sup>2</sup>* ou *infricta* de quelques *recc.*, arrangements conjecturaux à partir de *infrita*, qui est la leçon de *S<sup>1</sup>A* et du reste des *recc.*

On peut hésiter pour 6,12,2 *cum iam cicatricem ducunt [sc. praefracta cornua], fuligo infricatur*, et 6,32,3, *ut celerius cicatricem et pilum ducant [sc. uulnera], maxime proderit fuligo ex aeno ulceri infriata*. Dans le premier cas, *infricatur* est la leçon de *S* et des *recc.* (*A* porte *infrigatur*), ainsi que de la tradition indirecte (Vég., *mul.* 4,19; Pall. 14, 16, 2). Dans le second cas, *S<sup>1</sup>* écrit *infriata* (corrigé par *S<sup>2</sup>* en *infrigata*), tandis que *A* et les *recc.* ont *infricata*. La tradition indirecte est plutôt confuse. Les manuscrits de Pall. 14,24,6 se partagent entre *infricta* (*M*) et *infricata* (*vb*). Pélagonius, modifiant légèrement sa source, écrit de son côté (§ 170): *item ad cicatricem uel ut pilum ducat fuligo ex aeno infriatur*,<sup>47</sup> ce que Vég., *mul.* 2,62,2, qui dépend ici de Pélagonius et non directement de Col., paraphrase ainsi: *aerei quoque uasis fuliginem . . . , quae bene tunsa si frequenter asperseris, siccatum uulnus ducet celerius cicatricem*. Enfin on lit dans la traduction grecque de Pélagonius (*Corp. Hipp. Graec.* 1, edd. E. Oder-K. Hoppe [Leipzig 1924] 245): *πρὸς οὐλήν, ἵνα τρίχας ἐνέγκῃ. αἰθάλην ἀπὸ χόρτου ποιησας ἐπίτρυψον*. Comme dans le cas de 12,30,2, la leçon de *S<sup>1</sup>* a toutes chances d'être la bonne à 6,32,2.<sup>48</sup> Du point de vue du sens, elle convient parfaitement au contexte, les dépôts de suie se présentant sous la forme de concrétions friables; on comparera avec Celse 7,7,11, qui prescrit de pulvériser (*infriare*) sur la plaie consécutive à l'excision d'un staphylome de la "spode"—on appelait ainsi l'oxyde de zinc recueilli sur les parois des fourneaux servant à calciner le cuivre—, substance de même consistance que la suie.<sup>49</sup> Du point de vue paléo-

<sup>45</sup> *S*, inconnu des éditeurs de la Renaissance, n'a été collationné qu'au XVIIe s., et encore de façon partielle et souvent inexacte. J. G. Schneider a été le premier à invoquer son témoignage aussi souvent que possible pour améliorer la texte de la vulgate; Col. figure au tome 2 de son éd. des *Scriptores rei rusticae veteres Latini* (Leipzig 1794–1797).

<sup>46</sup> Plus exactement *infriata* est la leçon de *M*, le meilleur manuscrit du livre 14. L'autre manuscrit (*v*) écrit *infricata*; c'est manifestement une *lectio facilior*.

<sup>47</sup> Le traité de Pélagonius nous a été conservé par un seul manuscrit (Florence, Bibl. Riccardiana 1179, du XVe s.). Il s'agit d'une copie exécutée pour le compte d'A. Politien d'après un exemplaire probablement très ancien (VIIIe s. ?), aujourd'hui disparu. A l'endroit qui nous occupe, le copiste avait d'abord écrit par erreur *infricatur*; le *c* a été ensuite barré soit par le scribe lui-même, soit par Politien, qui a soigneusement révisé la copie d'après le modèle. M. Ihm a omis de signaler ce détail dans l'apparat de son édition (Leipzig 1892).

<sup>48</sup> Cf. W. Richter, "Textkritische Bemerkungen zu Columella de re rust. VI," *WürzJbb* 4 (1949/50) 75–76.

<sup>49</sup> Richter *loc. cit.* fait valoir en outre le fait qu'on ne frotte pas normalement une plaie

graphique, on ne saurait nier que *infricata* (*AR*) a le caractère d'une banalisation, comme *infrica(n)tur* à 8,5,22.<sup>50</sup> Pour Pall. 14,24,6, dans la mesure où *M* est le meilleur manuscrit, on serait tenté de considérer la leçon de *vb* (*infricata*) comme secondaire, et de voir dans *infricata* une simple mélecture pour *infriata*, mais Palladius a pu consulter un exemplaire de Col. portant *infric(a)ta*. Enfin, en ce qui concerne Pélagonius 170, *infriatur* semble garantie par Végèce (*asperseris*), alors qu'on peut difficilement invoquer, en faveur de *infricata*, ἐπιτριψον du texte grec, cette traduction fourmillant d'inexactitudes et de contresens dus à la fois aux insuffisances linguistiques de l'interprète et au mauvais état du texte qu'il suivait.<sup>51</sup>

Si l'on admet, avec W. Richter,<sup>52</sup> qu'à 6,32,3 *infriata* est la leçon authentique, on n'hésitera pas à écrire de même *infriatur* à 6,12,6, comme nous y invitait Ursinus,<sup>53</sup> les deux passages étant absolument parallèles.

12,49,2 *Albam pauseam uel orchitem uel radiolum uel regiam dum contundes, primam quamque, ne decoloretur, in frigidam muriam demerge.*

*orchitem R: orhadem SA.*

La leçon de *SA* nous indique qu'il faut écrire non pas *orchitem* mais *orhadem*, comme Schneider le fait observer dans son commentaire.<sup>54</sup> Les anciens connaissaient une variété d'olive dont la forme est évoquée avec suffisamment de précision par les termes grecs ὄρχης et ὄρχας, empruntés en latin sous les formes *orc(h)is*, *orc(h)ites*, *orc(h)ita* pour le premier, *orc(h)as* pour le second.<sup>55</sup> On rencontre dans le *R.R. orces*, graphie de basse époque pour *orc(h)is* (5,8,3; 5,8,4), et *orchita* (12,49,7; 12,50,1, et sans doute aussi 12,49,9). Mais il n'y a pas lieu de rejeter *orc(h)as*, qui

à *vif*, mais qu'on pulvérise ou qu'on étend dessus des médicaments (cf. 8,5,22). En fait, à 6,32,3 aussi bien qu'à 6,16,2, il est question de plaies *en voie de cicatrisation*, comme l'a fait remarquer K. Hoppe, "Kritische und exegetische Nachlese zu Ihms Pelagonius," *Veterinärhistorisches Jahrbuch* 5 (1929) 30.

<sup>50</sup> Richter *loc. cit.* relève la même faute dans le principal manuscrit de Caton, *Agr.* 79; 95,2. On notera aussi que van den Linden avait proposé de corriger en *infrio* les formes de *infrico* données par les manuscrits de Celse à 7,7,15 K et 7,12, 1 A.

<sup>51</sup> Sur la traduction grecque de Pélagonius, cf. K. Hoppe, "Die Commenta artis medicinae veterinariae des Pelagonius," *Veterinärhistorisches Jahrbuch* 3 (1927) 217–219. Dans le passage que nous avons cité, *ex aeno* du texte latin est rendu par ἀνὸ χόπρον, ce qui conduit à penser avec Hoppe que le traducteur lisait *ex auena* (!).

<sup>52</sup> Cf. note 48.

<sup>53</sup> F. Ursinus, *Notae* (voir n. 41) 166 (pour 6,32,3, *ibid.* 169). Tout en approuvant dans son commentaire les corrections d'Ursinus, Schneider n'en a pas moins conservé le texte traditionnel dans son édition.

<sup>54</sup> *Scriptores rei rusticae* 2.2 (voir n. 45) 653.

<sup>55</sup> Cf. J. André, *Lexique des termes de botanique en latin* (Paris 1956) 229–230.

figure chez Virgile, *G.* 2,86; Macrobe, *sat.* 3,20,6; Isidore, *orig.* 17,7,63. Bien que Col. 3,2,29–31 se plainte des incertitudes de la terminologie botanique, on ne doit pas s'étonner qu'il utilise lui-même trois formes différentes pour désigner la même variété d'olive: ces fluctuations tiennent sans doute à la diversité de ses sources.

12,54,2 *Deinde, cum sic fluxerit [sc. oleum], protinus capulator amurca separat et diligenter seorsum in noua labra transferat atque eliquet.*

Il convient de souligner que, si nous avons sous les yeux un texte bien conservé, c'est le seul endroit du *R.R.* où *separo* accompagné d'un complément d'éloignement se trouve construit avec l'ablatif sans préposition.<sup>56</sup> *A priori* cette construction n'est pas impossible,<sup>57</sup> mais on admettra que l'usage ordinaire de Col. est différent. Il paraît donc raisonnable de restituer *ab* devant *amurca*, la chute de la préposition s'expliquant aisément ici par un saut du même devant *amurca*.<sup>58</sup>

Il y a d'autres passages du *R.R.* où le rétablissement de *ab* (*a*) paraît également souhaitable. A 6,5,1 Lundström, fidèle au texte transmis par *SA* et la plupart des *recc.*, imprime *atque ita segregandi sanis morbidi*. Avant lui, les éditeurs écrivaient *a sanis*, qui se trouve être aussi la leçon d'un *rec.* isolé. De leur côté, les manuscrits de Pall. 14,5,2 ont *ab sanis*. Aucun exemple sûr de *segrego* + abl. seul ne semblant être attesté entre Cicéron et Apulée,<sup>59</sup> il vaut peut-être mieux faire confiance à Palladius et lire chez Col. *segregandi* (*ab*) *sanis*. De même, à 6,15,2, on refusera de garder avec Lundström le texte des manuscrits, *opere disiunctis*, alors que Vég., *mul.* 4,17, écrit *ab opere disiunctis*, et Pall. 14,15,5, *ab opere deiunctis*, ce qui correspond à l'usage de Col. lui-même, cf. 2,3,1; 6,13,3; 6,14,5; 6,14,6; 11, in. 2.<sup>60</sup> On écrira donc avec Morgagni (*ab*) *opere disiunctis*. Enfin Josephson a peut-être eu tort de préférer à 9,7,2 la leçon de *SA*, *tergo et frontibus*, à celle des *recc.*, qui ont *a tergo et frontibus*; du moins reconnaît-il que la préposition a pu tomber par haplographie derrière *praeterquam* écrit *praeterquā*.<sup>61</sup> Le fait que Col. écrive partout ailleurs *a tergo* (1,5,4; 6,2,4; 9,7,2) semble donner raison aux *recc.*<sup>62</sup>

<sup>56</sup> Voici les occurrences de *separo* + *ab* (*a*) et l'abl. dans le *R.R.*: 1, *praef.* 25; 1,9,6 (*bis*); 2,10,16; 5,6,25; 6,31,1; 7,3,18; 7,3,26; 7,8,3; 12,50,3; 12,52,12.

<sup>57</sup> Pour l'emploi à l'époque impériale de l'ablatif sans préposition avec les verbes comportant le préverbe *se-*, cf. R. Kühner-C. Stegmann, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*. 2: *Satzlehre* (Hanovre 1962<sup>2</sup>) 1.371.

<sup>58</sup> On sait d'ailleurs avec quelle facilité les petits mots (prépositions, conjonctions, particules) sont omis par les copistes, cf. A. Dain, *Les manuscrits* (Paris 1964<sup>2</sup>) 48.

<sup>59</sup> On lit dans les manuscrits de Cic., *tusc.* 5,80, *quid enim ea foedius, quid deformius sola relicta, comitatu pulcherrimo segregata [sc. uita beata]?*, mais tous les éditeurs depuis Lambin (1566) écrivent, avec raison, semble-t-il, (*a*) *comitatu* (la chute de la préposition s'explique sans difficulté derrière *relicta*).

<sup>60</sup> Il s'agit d'une expression usuelle, cf. Varro, *r.r.* 2,6,4; Pline 18,251.

<sup>61</sup> Cf. Josephson, *Handschriften* 82.

<sup>62</sup> Voici les autres cas où les *recc.* sont les seuls à avoir *ab* (ou *a*), omis par *SA* (l'éd.).

On peut faire des remarques identiques sur l'omission de *ad*. Comme l'a signalé T. Kleberg,<sup>63</sup> le texte adopté par Lundström à 6,2,4, *perducito stabulum*, et 7,10,16, *hoc animal bis aquam duci praecipimus*, appelle des réserves. Dans le premier cas, si *SA* et les meilleurs *recc.* ont *stabulum*, on notera que Pall. 4,12,2 écrit *perducantur ad stabulum*. Dans le second cas, *S<sup>1</sup>A* ont *adam*, *S<sup>2</sup>* et les *recc.* *ad aquam*. Or *adam* est une faute typique du modèle de *SA*.<sup>64</sup> Le rapprochement avec 2,3,2, *ad aquam duci* [sc. *boues*] *oportet*, et 6,30,2, *si . . . ad aquam . . . pecus duxerimus*, semble condamner le texte de Lundström. Il est d'ailleurs curieux de noter qu'à 7,3,23, Lundström imprime en revanche *pascendi* et *ad aquam ducendi*, alors que *SA* et les meilleurs *recc.* omettent ici aussi la préposition. Un cas semblable aux précédents se rencontre à 7,3,24, *compellamus aquam* [sc. *greges*], où Lundström suit cette fois encore *SA* et la plupart des *recc.*, tandis que quelques *recc.* et l'éd. *princeps* ont *compellamus ad aquam*, ce qui paraît préférable, car *compello* se trouve toujours construit avec *ad* (ou *in*) et non avec l'acc. seul dans le *R.R.*, cf. 1,8,6; 3,20,3; 8,14,8.<sup>65</sup>

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES  
HUMAINES DE TUNIS

d'Uppsala adopte chaque fois la leçon des *recc.*): 1,6,18; 5,5,16 (après *cum*); 8,14,5; 9,14,18 (après *nam*); 11,2,27 (après *etiam*).

<sup>63</sup>T. Kleberg, compte-rendu de l'éd. Lundström, fasc. 4 (*Res rustica VI-VII*), dans *Gnomon* 17 (1941) 70-71.

<sup>64</sup>Cf. Josephson, *Handschriften* 29-30.

<sup>65</sup>Cf. Varron, *r.r.* 2,5,14, *aestate ad aquam appellendum bis, hieme semel* [sc. *pecus bubulum*].—*SA* omettent encore *ad* à 1,5,5; 5,5,16; 5,5,18. Dans les trois cas, l'éd. d'Uppsala adopte la leçon des *recc.*